

Vivre à livre ouvert

Façons de lire, manières d'être de Marielle Macé, Gallimard,
288 p.

Pierre Popovic

Numéro 238, automne 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65489ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Popovic, P. (2011). Compte rendu de [Vivre à livre ouvert / *Façons de lire, manières d'être* de Marielle Macé, Gallimard, 288 p.] *Spirale*, (238), 67–69.

variantes nombrilistes et narcissiques donc, Bensaïd oppose la figure du militant intellectuel dans laquelle il se reconnaît pour sa part.

À la pratique réflexive en solitaire, il préfère la mise en commun sur le plan de l'analyse, ce qui le rapproche à ce titre des positions de Bourdieu, en insistant toutefois sur la nécessité que ce travail soit produit dans le cadre d'une interaction agissante avec les groupes sociaux et les partis, ce qui l'en distingue.

Les intellectuels, rappelle-t-il constamment, sont aussi, sinon d'abord des

citoyens et c'est à ce titre qu'ils doivent concevoir leur apport spécifique sur le plan de la pensée. Les grands esprits qui ont marqué la vie intellectuelle dans le mouvement ouvrier ont été longtemps des grands militants, voire des responsables d'organisations politiques, de Jaurès à Gramsci, en passant par Rosa Luxemburg ou Lukacs. C'est lorsque ce mouvement s'est figé qu'est intervenue la scission entre les hommes (et femmes) d'appareils et les intellectuels prenant souvent la forme des « *compagnons de route* » dont Sartre a représenté la figure paradigmatique. Bensaïd, sur ce plan, s'inscrit dans la filiation des théoriciens

auxquels il a l'habitude de se référer et plaide donc pour une revalorisation de l'intellectuel militant, qui assume toutefois ce rôle avec un double souci de responsabilité et d'indépendance critique, y compris à l'endroit de ceux avec lesquels et pour lesquels il s'engage.

C'est sur ce plaidoyer que se termine l'ouvrage de ce Bensaïd tel qu'il est perçu par son présentateur dont les choix, dans l'ensemble, sont révélateurs des diverses facettes de la contribution de cet auteur sur les problèmes majeurs qui nous interpellent aujourd'hui et qui exigent avec une urgence accrue notre engagement. †

Vivre à livre ouvert

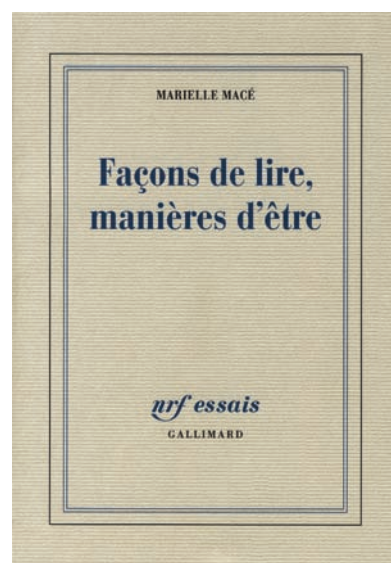


PAR PIERRE POPOVIC

FAÇONS DE LIRE, MANIÈRES D'ÊTRE de Marielle Macé
Gallimard, 288 p.

Il y a quelques années, dans une étude de théorie et d'histoire littéraire brillante, Marielle Macé montrait que l'essai s'était imposé comme un genre à part entière à la fin du XIX^e siècle quand le discrédit jeté par l'histoire, la sociologie et la psychologie — et par le positivisme en général — sur la capacité de la littérature à rendre compte de la réalité par le biais d'une démarche esthétique leur avait servi de tremplin pour s'octroyer le monopole de la recherche de la vérité. Le développement de l'essayistique, enté sur une relecture de quelques grands classiques, dont au premier chef Montaigne, paraît à ce coup de force. Observant que l'essai s'était par la suite maintes fois affronté au roman à propos de la même question, adoptant une méthode capable de respecter les sinuosités et l'irrégularité de l'histoire du genre plutôt que de lui imposer une linéarité factice, la critique mettait en coupe tout le vingtième siècle et l'organisait autour de polémiques (Bergson contre Benda, Sartre

contre Bataille) et de réflexions successives sur sa nature et sa fonction (Gide, Breton, Barthes). En marge de la thèse principale, l'examen d'une véritable « *haine de l'essai* », scandée par une myriade d'injures lancées sur « *l'essayisme* » depuis Benda jusqu'à Bourdieu, démontrait qu'elle se présentait en définitive comme l'expression de la volonté de tuer un genre littéraire menaçant le privilège cognitif des sciences humaines. Volonté vaine, puisque la pratique des essayistes leur permettait de penser le réel en trouvant des formes capables de respecter tant la fluidité du temps que les contingences de l'existence, tant la complexité de l'expérience individuelle que les désordres nés de la vie sociale ou de l'histoire. À côté des travaux scientifiques, et non contre eux, il y avait ainsi place pour une prose littéraire libre de chercher à connaître par le moyen d'une délibération avec soi-même et avec les autres. Quoique *Le temps de l'essai* soit un travail universitaire avec tout ce que cela sup-



pose de marques d'érudition et de contraintes encombrantes, il aurait fallu être insensible comme une écluse pour ne pas sentir dans l'écriture de Marielle Macé bien autre chose que le style suffisant des proses académiques ordinaires. Il y avait là de la vie, un *beat*, de l'élégance, une manière de bonne musique, particulièrement quand cette écriture allait au commentaire concret des textes. C'était très clair : l'historienne et la théoricienne

de l'essai avait elle-même une plume d'essayiste, et carrément une plume tout court.

LE MOMENT DE LIRE

Cette plume, *Façons de lire, manières d'être* la montre en acte. Il s'agit en effet d'un essai, conçu et disposé comme tel, dont le but est d'explorer ce qui se produit précisément et très concrètement quand un lecteur lit. C'est donc le moment de la lecture qui est examiné sous toutes ses facettes. L'originalité de l'entreprise vient de ce qu'au lieu de concevoir la lecture et ses incidences sur celui qui lit comme les résultats d'une reconnaissance issue d'une disposition socioculturelle préalable, d'un strict accusé de réception ou de l'exercice en cours d'une compétence, Marielle Macé propose de les penser comme le fruit d'une action réciproque où entre en jeu un projet d'individuation dont chacun est porteur.

Le point de départ est remarquablement simple, et pourtant énorme tant s'est installée la mauvaise habitude de séparer la littérature de la réalité et la lecture de la vie : il pose que la lecture est bel et bien un acte au milieu de mille autres, qu'elle n'est pas en dehors de la vie quotidienne quels que soient les aspects considérés de cette dernière. Macé en fait la démonstration dans une entrée en matière somptueuse qui raconte une expérience de lecture personnelle. Un poème de Ponge, « Dans le style des hirondelles », sert de catalyseur. De ce texte où se dit que « *Chaque hirondelle inlassablement se précipite [...] à la signature [...] des dieux* » et qu'elle laisse « *dans la mémoire, le souvenir d'un élan fougueux* » sont tirées deux conséquences liées, mais néanmoins distinctes. D'une part, le poème, s'il ne donne pas un « *programme de vie* », frappe cependant bel et bien au plus concret de l'expérience du regard et « *met à portée de lecture la loi de l'oiseau* », dévoilant la vitalité de son vol et sa volonté fébrile de tracer son jet de plume noir sur le bleu du ciel. D'autre part, l'écriture capte au mieux l'énergie du tracé et la conduit vers un lecteur qui, s'il éprouve un sentiment de proximité avec ce qui est rapporté au point de pouvoir palper un rien de ce que ce serait que d'être une hirondelle, n'en est pas moins dans

le même mouvement en train de brancher ce qu'il lit, par analogie, par bifurcation, par sauts imaginaires ou cognitifs, sur son expérience propre et sa mémoire. Dans le cas de Macé, c'est un souvenir du passé familial qui revient dans et via le texte de Ponge, créant un delta de sens avec lui et en lui. En l'occurrence, c'est le geste souvent vu dans l'enfance de l'artisan boulanger qui « *griff[e] la pâte avant de l'enfourner, la signant "à sa manière", ordinaire et inimitable* », ce qui s'appelle « *la grigne* », laquelle est « *une authentique pratique de style* ». Ce sont ainsi deux « styles » qui se rencontrent en interface : au recto le style de la poésie pongienne (sa poétique), au verso la façon dont la lectrice donne intérieurement une forme à son passé et à sa présence au monde, redéfinissant pour après et pour elle-même les possibilités de sa manière d'être, c'est-à-dire dans les mots de Macé « *son style* » : « *Quelque chose de mon rapport à moi-même et aux autres, de ce qu'il y a de capable et d'incapable dans mon propre corps, dans mon propre langage, s'y est rejoué et ressaisi : ce que la vie sociale avait affaibli, la littérature le relançait, lui redonnait un avenir.* »

LEVER LES YEUX

Le livre aurait sans doute pu consister en une série d'expériences personnelles collectées au fil des lectures de son auteure, et je suis sûr qu'il aurait été aussi très bon sous cette forme. Mais Marielle Macé a plutôt choisi d'étudier des œuvres où des écrivains et des penseurs ont parlé de leurs propres moments de lecture. S'il y a des noms attendus dans le corpus retenu, Baudelaire, Proust (entre autres pour ce texte admirable et peu connu : *Sur la lecture*), Barthes, Ricœur, Sartre (celui des *Mots*), d'autres le sont moins, comme Balzac, Deguy, Pachet, Rancière et même Bourdieu qui, en quelques brèves confidences ponctuelles, accorda un jour à un mot d'Apollinaire ou de Ponge une valeur d'élucidation de sa propre vie (l'essayiste note que cet octroi contredit le modèle théorique qu'il élaborait par ailleurs). Cette liste est volontairement très hétérogène en sorte de renforcer le caractère général de l'idée soutenue et de souligner que tout le monde peut éprouver les effets de « *conduite* » générés par la lecture. Fuyant aussi bien l'atomisme individua-

liste que le sociodéterminisme, la conception du procès d'individuation est fondamentalement dynamique : mettant en phase l'esthétique littéraire et une esthétisation de soi qui acquiert ici et à juste titre une valeur anthropologique, « *la lecture met [...] en jeu l'effort complexe d'une élaboration de soi dans le temps* ». Lire vraiment, c'est agir un texte et être agi par lui tout en gardant une permanente capacité de regard sur ce qui est en train de se passer. Trois types d'effets sont successivement dégagés : lire peut conduire à infléchir des perceptions, à trouver son rythme, à se donner des modèles ; leurs conséquences sont remises en cause dans la succession des lectures en une manière de proxémique toujours recommencée (à chaque coup, lire revient à décider de la distance qu'il y a entre soi et ce qu'on lit). Pour illustrer le fait que la lecture n'est pas séparée de la vie quotidienne, Macé unit la description minutieuse des effets de lecture à l'examen des gestes accomplis en situation de lecture, faisant déboucher une démarche phénoménologique (comprendre l'expérience du lecteur) sur une analyse pragmatique (étudier l'action du langage littéraire sur celui qui le découvre). Nombre de pseudo-évidences sont dès lors mises en question. Par exemple, le fait d'être — comme dit si bien la langue — plongé dans un livre n'est pas un enfermement stérile, qui couperait le lecteur du monde. Macé le montre à partir de passages de Proust, la retraite du lecteur lui permet de se rendre disponible à la voix de l'autre ; elle est souvent contradictoire, tiraillée entre la peur d'être dépouillé d'une sensation personnelle et l'apaisement de savoir désormais que l'on n'est pas seul à l'éprouver ; elle est le moyen de se donner un hors-lieu provisoire, lui-même ambivalent dans la mesure où survit en lui un rien de ce que Benjamin appelait « *l'aura* » (c'est-à-dire la capacité d'être entièrement disponible à l'événement d'une œuvre d'art) et où résonnent aussi en lui des voix multiples qui interfèrent avec la lecture en train de se faire. Bien d'autres types de situations et de modes de lecture sont appréhendés avec le même soin : le bonheur de lire dans un train, la délicieuse étrangeté née d'appartenir soudain à plusieurs espaces/temps à la fois, le choix des citations préférées, la mémorisation d'un poème, l'adhésion si délibérée à un passage qu'il en devient une dictée, notre tendance impénitente à nous vouloir ou nous rêver autre par le commerce

des livres (notre « bovarysme », sans donner au mot la péjoration que lui donna Jules de Gaultier). Faisant fond sur Barthes et Proust, les pages consacrées au geste quasi machinal de « lever les yeux du livre », où une attention dense germe curieusement sur le terreau d'un abandon presque mélancolique, sont parmi les plus remarquables d'un livre qui ne me donne qu'un regret, celui de n'avoir pas vu son auteure laisser Miguel de Cervantes et Don Quichotte accompagner Flaubert et Emma Bovary dans la section consacrée à

l'offre des modèles. *Façons de lire, manières d'être* intéressera tous ceux qui aiment la littérature, et particulièrement tous ceux qui l'enseignent. C'est un livre vraiment écrit, animé par un style souvent éblouissant dont je voudrais pour clore laisser un peu résonner l'exigence : « Sans doute son envie [celle de Barthes] d'un "moi" mouvementé, lancé au long d'une ligne de risque plutôt que d'une ligne de vie, n'est-elle pas plus émancipatrice que le désir destinal du jeune Sartre... Mais il faut accepter d'y voir une autre attitude à l'égard de soi, un autre

effort de subjectivation, emporté d'une autre façon par les formes extérieures — faisant place à plus de négativité. La quête d'une "unité composée", ni divisée ni simplifiée, insistait à l'intérieur de Barthes comme un véritable horizon existentiel. C'est la moire du sujet ballotté dans l'océan des violences et des empiètements, une note changeante, altérable et précaire, mais tenue. » †

1. Cf. Marielle Macé, *Le temps de l'essai. Histoire d'un genre en France au xx^e siècle*, Paris, Belin, 2006, 361 p.

Phoenix



PAR MANON PLANTE

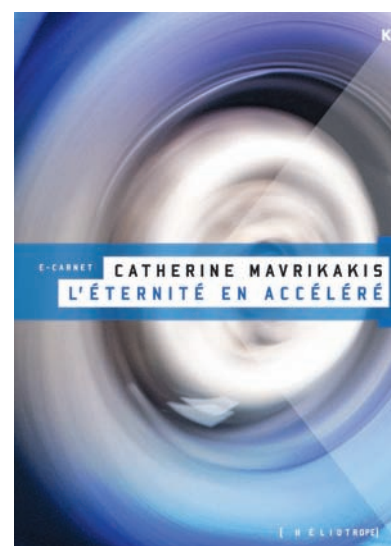
L'ÉTERNITÉ EN ACCÉLÉRÉ de Catherine Mavrikakis Éditions HélioTropé, 279 p.

Le titre se pose sur la page couverture sous forme de paradoxe : comment concilier l'accélération, ce qui défile et passe, et ce qui, par définition, ne passe pas, c'est-à-dire l'éternité? Avant même d'entrer dans le propos des courts essais qui constituent le dernier opus de l'auteure du *Ciel de Bay City*, s'impose une réflexion sur la contraction des moyens utilisés par l'écrivaine. Genre hybride, le « e-carnet », tel qu'il est sous-titré, est la forme même qui permet de conjuguer le temps pressé de l'actualité et la temporalité pérenne de l'imprimé. En effet, *L'éternité en accéléré* de Catherine Mavrikakis propose, pour amorcer une réflexion sur notre temps, le passage du blogue — média qui a accueilli la première mouture des essais, mais qui est voué plus qu'un autre aux oubliettes du virtuel — à la forme traditionnelle du livre, permettant en quelque sorte d'extirper les textes du seul temps de l'urgence de l'extrême contemporain.

L'IMPÉRATIF AUTOBIOGRAPHIQUE

Outre l'oxymore qui ouvre la lecture tant sur le plan du titre que du genre, le renversement d'un temps à l'autre constitue le

trait commun de chacun des essais de Mavrikakis. Avec habileté, le temps de la nouvelle est perpétuellement transvasé dans celui, vécu, de l'écrivaine. L'événement extérieur au sujet, peu importe son degré d'importance, devient le tremplin pour une herméneutique de soi, façon non pas narcissique de tout ramener à son seul *ego*, mais surtout manière de se sentir, par le détour du dehors, concernée par les aspérités du monde. Que l'on prenne pour exemples la sortie du film *The Basement*, les commémorations entourant le premier pas de l'homme sur la Lune ou la mort de Michael Jackson, chacun de ces événements est l'occasion d'un retour sur un impératif autobiographique, un point nodal de l'interprétation de soi. Bon nombre de faits d'actualité ramènent l'auteure à son enfance passée à Montréal-Nord et ponctuellement au Michigan, que les lecteurs du *Ciel de Bay City* reconnaîtront sans peine. Sorte d'éternité psychanalytique, ces nœuds autobiographiques ne servent pas pour autant de lieux de complaisance. Bien loin donc d'engager un retour fantasmé et idéalisé vers le passé, ses échos incessants de l'enfance révèlent le plus souvent une ancienne cohabitation avec la mort, évoquée fréquemment autour de



la figure paternelle. C'est ainsi que le décès de l'animateur de radio Michel Desrochers devient l'élément déclencheur de la hantise : « Mon père me parlait peu durant le trajet long qui séparait Saint-Léonard de Snowdon, mais il me mettait Michel Desrochers qui devenait à mon insu, peu à peu, la partie vocale de mon père, alors que la voiture incarnait le reste du corps paternel extrêmement menaçant, porteur de mort. » À partir de l'anamnèse, et c'est là la force de Mavrikakis, s'ouvre un véritable travail poétique fondée sur la transformation du vécu en image de pensée : plus qu'un simple retour en arrière, la scène primitive exhibée devient figure